

À MI-CÔTE

Deuxième édition, augmentée



L'arche de Noé
Basilique Saint Marc

Wilfrid Sébaoun

À MI-CÔTE

Poèmes

Deuxième édition, augmentée

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

I

*There is a solitude of space
A solitude of sea
A solitude of death, but these
Society shall be
Compared with the profound site
That polar privacy
A soul admitted to itself—
Finite infinity.*

EMILY DICKINSON

Mer, tu nous clames à la face
L'impuissance de nos aveux,
Tu refuses de partager
Avec nous les dons du soleil,
Tu laisses trembler nos cœurs nus
Et tout ruisselants de ténèbres.
Où sont donc, mer, pour moi, ton fils
Et pour elle, ta fille, où sont
Ta justice et ta charité ?

Tu nous traites bien durement,
Mais tu as peut-être raison.
Cette nuit, seuls auprès de toi,
Nous avons pensé l'un et l'autre,
Une fois de plus sans rien dire,
À la patience des écueils.
Entre nos silences obscurs
S'étirait jusqu'à l'horizon
Le reflet d'un rêve précaire.

La Petite Ourse et la Grande Ourse
Tournaient tristement, résignées.
Nous avons laissé notre soif
Se creuser un lit dans les heures.

Un jour s'achève ; la nef des rêves
Qui vogue sur les flots moqueurs
Du ciel profond comme des yeux
Atteindra bientôt l'horizon.

Un jour ? un instant ? une vie ?
Combien faut-il de temps à l'homme
Épris de la mer pour apprendre
Que l'horizon n'est pas un havre
Où l'on berce les orphelins
Et où l'on soigne les blessés,
Mais un écueil indifférent
Où s'éventrent tous les soleils ?

PIERRE D'ANGLE

Nous ne sommes plus des enfants,
Mer, nous savons que ce murmure
Tenace, au fond des coquillages,
Est un appel de notre sang.

Tu ne nous tromperas plus, mer,
Nous savons que l'amour seul peut
Nous faire oublier, ou railler,
Par instants, l'Ange de la Mort.

En allant au-devant du soir,
J'ai vu naître une berceuse
Du rire d'un miroir en flammes,
J'ai vu fleurir une blessure
Qui semblait à jamais stérile
Sur les lèvres de l'océan.
Mouette, va le dire à ma sœur.

Ne dis pas encore non,
Laisse les vagues mourir
Doucement sur mon cœur nu.

Laisse-moi le temps qu'il faut
Pour te faire découvrir
La misère du soleil.

Attends que ton âme en deuil
Se murmure que l'aumône
Aussi est souffle de vent.

Dans le ventre de la mer
Mûrit peut-être une aurore
Qui aura pitié de nous.

CHANSON PERDUE ET RETROUVÉE

Nous aurons pitié l'un de l'autre ;
La mer aura pitié de nous ;
Elle nous dira : « aimez-vous ! »
Et les goélands, ses apôtres,
Répéteront : « l'amour est tout. »

La mer a contemplé souvent
Tous les abîmes de mon âme.

Ce que je ne dirai jamais
À personne, pas même à toi,
La mer le sait depuis longtemps.

Qu'elle murmure ou crie, ou chante,
Elle ne me reproche rien.

Garde-moi, au fond de tes yeux,
La lumière cendre et lilas
Dont rayonnait la mer le soir
Où nous nous sommes rencontrés.

Tu es, comme moi, de ceux qui comprennent
Que dans l'ultime délire
Des étoiles de mer abandonnées
Qui meurent sur les plages,
Le bruit du ressac est plainte,
Cri de rage étouffé, peut-être râle,
De l'océan.
De l'océan qui voudrait
Les reprendre dans ses bras.

Tu sais, comme moi,
Combien étroit est le chemin
Que nous suivons le long de cette côte
Rongée par le ressac.

L'aride étendue offerte,
À marée basse, à nos yeux,
Évoque les pires pertes,
 Mais nos cœurs sont joyeux.

Le vent caresse les dunes ;
Un rêve nous tient la main ;
Ne nous hante plus aucune
 Des peines de demain.

Quelques mouettes indolentes
Volent sans pousser un cri ;
Notre chemin, qui serpente
 Mollement, nous sourit.

La mer, au loin, se prélasse ;
Le ciel sans soleil est doux ;
Un léger silence enlace
 La joie éclore en nous.

Plus pâles que la neige
Qui tombe dans mon âme,
Des étoiles blessées
Cheminent sur les routes
Nues du ciel de décembre.

« Bientôt », clament les nids
Désertés, dans les arbres,
« Arrivera le règne
Du mystérieux hiver. »

La mer, au loin, m'appelle
De sa voix d'orpheline.

NAUFRAGÉ DEBOUT SUR UNE COLLINE

Qu'a-t-il à crier comme un sourd
Dans son île déserte
Avant qu'à l'amour
Une chance soit offerte ?

Tout le monde a été noyé
Sauf lui.
Est-il pour autant sauvé ?
Il a des outils,
Il peut cultiver la terre,
Il peut devenir centenaire,
Il peut prier.
Peut-il oublier ?

Il se souvient de son enfance.
C'est une souffrance
Inutile.
Il mourra seul sur son île
Si quelque nouveau naufrage
Ne fait pas venir de la mer
Vers lui une femme au cœur amer
Et nu que ses nuages
Ont abandonné,
Renié.

PETITE CHANSON D'ICI ET D'AILLEURS

L'âpre vieillesse nous condamne
Sans recours à voir s'abîmer
Dans l'ombre d'un rêve profane
La nef où nous avons mangé
Comme les autres fous la manne
Céleste qui fait oublier.

Le petit poisson se pavane
Aussi longtemps qu'il peut rêver
Dans l'eau. Mais il faut être un âne
Pour ne pas voir le ciel tourner.
La Mort nous offre dans un crâne
Son fiel, il faut s'y résigner !

Blessure que la lune creuse,
Sans pitié, de ses rayons froids ;

Cri errant fouillant l'horizon,
Pèlerin, appel véhément,
Oiseau vagabond, arrêté
Devant la mer pour une halte
Dont il ignore la durée ;

Don Quichotte vendant la peau
D'un songe encore bien vivant ;

Abîme au cœur gorgé de nuit
Face à l'abîme où le soleil
Vieilli retrouve sa jeunesse ;

Guetteur de houles ambiguës
Trahissant de secrets tumultes,
De ressacs fiévreux où s'entendent
Râler des questions inutiles,
D'embruns taciturnes venant
Par essaims butiner les lèvres
Où mûrissent des nostalgies ;

Le carrelet est un miroir
Où nous verrons mourir les flammes
Menteuses dansant dans nos yeux.

Les carrelets ne sont
Ni prisonniers ni libres,
Ce sont des pèlerins.

Ils ont pour tout viatique
Leur patience infinie ;

Un seul chemin les mène
À leur Jérusalem :
Une attente sans faille ;

Ils n'ont, pour apaiser
Leur âme douloureuse
Aux heures de révolte,
Qu'une seule prière :
Le serment d'espérer
Jusqu'à leur dernier jour.

Sur la plage les vagues meurent
En laissant pour tout héritage
Au sable avide un peu d'écume
Qui ne dure qu'un bref instant.

Une fois de plus un soleil
Qui fut roi descend au Shéhol
Misérable et couvert de sang.

La nuit envahit lentement
La scène, — mais le carret
Garde son costume et son masque,
Car la pièce n'est pas finie.
(Les acteurs qui jouent cette pièce
Entrent en scène quand ils veulent
Et improvisent à leur guise ;
Rien n'est écrit, — apparemment.)
Le personnage qu'il incarne ?
Un guetteur. Il y met son âme
Tout entière. Amère est la tâche !

CHANSON DE LA FIN DU JOUR

Le carrelet sent
La nuit s'approcher,
Et voir se noyer
L'espoir dans son sang.

Seul et enchaîné,
L'esprit et la chair
Sans fin tourmentés,
Il crie à la mer :

« N'as-tu pas de cœur,
N'as-tu pas pitié
Du monde créé
Par un Dieu moqueur ?

Le regard méchant,
Le cœur plein de fiel,
Le soleil dément
Met le feu au ciel.

Prends-le dans tes bras,
Apaie sa faim,
Il se calmera,
Et mourra, — enfin ! »

LE CARRELET ET LA MER

Oui, vraiment, il n'a pas de chance,
Ce triste et maigre carrelet,
Sans amour comme sans pitance.
Et pourtant, il n'est pas si laid !

La mer poursuit une éternelle,
Exigeante méditation
Labyrinthique, — aussi est-elle
Aveugle à sa vaine passion.

Le carrelet, seul sur l'ilot
Avec son attente fidèle,
Les mains vides, paumes tournées
Vers le ciel gris, se laisse aller
Au vertige d'une prière.

L'ombre de l'attente grandit
Sur le monde où erre son âme.
Lave d'un vieux volcan sans loi,
Elle s'étale, enveloppante.
L'ombre de l'attente envahit
Un monde aux promesses fuyantes ;
Elle s'épaissit, elle s'enfle,
— Elle se change en nuit enceinte.

L'instant devient un océan
Qui dévore son horizon.

CRÉPUSCULE

Repue,
La mer a fermé les yeux.

Aussi franche que la mort,
La solitude montre ses griffes.

Les carrelets se souviennent
De toutes les sources tariées,
De tout les coqs égorgés,
Dans les récits de la lune.

Et ils ont peur :
Si la robe de la nuit
Ne devait plus jamais s'ouvrir ?
Si du cratère de l'aurore
Ne devait plus jamais jaillir
Aucune promesse d'oubli ?

Les étoiles s'étiolent.
Les carrelets les regardent,
Impuissants, muets.

La nuit a dit doucement adieu
À ses filles, qui vont mourir,
— qui vont mourir !
Et elle s'éloigne
Sans se retourner.

Compatissante,
Ou perverse, qui le sait ?
La brume cache l'horizon.

À MARÉE BASSE

Cuivre et sang,
Cri et vertige,
Le ciel se penche
Sur la rivière qui emporte
Les chimères impuissantes.

Ivres d'une attente opaque,
Les carrelets tendent les bras
Vers la mer qui s'ouvre au chant,
Encore lointain, de la nuit qui vient.

Comme le regard de la nuit est lourd !
Que sommes-nous, carrelets, sans amour,
De mieux qu'un festin promis aux vautours ?

Ô mer, ô carrelets, que le sommeil
Fuit, vos rêves sont-ils, aux mieux pareils,
Des nourrissons qu'allait le soleil ?

Jour après jour vous entendez gémir
La mer ; lui direz-vous votre désir,
Sombres carrelets, qui devez mourir ?

Très simplement, sans inutiles gloses,
Les vagues venaient plaider notre cause
Devant nous qui pensions à autre chose.

Rouge et noir, issu de brumes profondes,
Un rêve ancien flottait sur la Gironde.
Les carrelets entraient dans notre monde.

Pêcheurs d'infini, amants de chimères,
Ils sont devenus, pour longtemps, nos frères
D'attente, d'espérance et de misère.

Nous étions pleins d'allégresse,
Soudainement transportés
Au pays de la Promesse
Pour un éternel été.

C'était tous les jours dimanche ;
Coulait le miel et le lait ;
La falaise en jupe blanche
Souriait aux carrelets.

Entre la rive lointaine,
Marâtre de notre orgueil,
Et nous a surgi une ombre.

La princesse d'Aquitaine
Berce en silence son deuil
Et caresse les flots sombres.

Août s'achevait ; la solitude
Avait fait son nid dans ta main ;
Un rêve que le temps dénude
Mendiait sur le bord du chemin.

Tu contemplais de la falaise
Les vagues muettes fuyant
L'horizon. Le soleil obèse
N'était plus qu'un roi fainéant.

Tu comprenais l'anxiété sourde
Des carrelets tendant les bras,
Figés dans une attente lourde
Comme un deuil qui n'en finit pas.

La ville est nue,
Tu le sais ;
Elle a des tours pointues,
Des jardins secrets,
Des rues où le vent,
Plus hardi que les passants,
Caresse les vitrines.

Aucune femme ne m'attend
Dans la campagne où fleurissent les épines
Et sonnent mélancoliques les clarines.

Le canal est triste et laid,
Mais il plait,
Cela se devine,
À bien des femmes qui connaissent
Les matins gris des femmes qu'on délaisse.

Passent dans le ciel de la ville, parfois,
Des nuages qui ont rompu leur laisse,
Fuyant vers la mer, loin de moi,
Loin de toi.

Au bord de la mer, Saintonge,
Mon cœur se gonflait comme une éponge,
Certains soirs de l'été dernier.

(J'en entends plus d'une dire : « On ne peut nier
Que tu sois drôle et touchant, troubadour
Des temps modernes, mais l'amour,
Pour une femme de mon âge,
Ne vit pas que de beau langage ;
C'est bien d'avoir, mon ami,
Un grand cœur, mieux d'avoir un grand vit. »)

La plage que j'avais élue entre toutes les plages,
En Saintonge, était d'une tristesse aussi vraie
Que celle des carrelets, que rien ne soulage,
Mais les vagues léchaient doucement ses plaies.

La fille de Jephté et ses compagnes
Cueillent des coquelicots dans la campagne.

La pleine lune étreignait
Dans sa lumière glacée
Douze pêcheurs enchantés
Attendant leur délivrance
De constellations déchues.

Dans une barque à l'attache
Riait l'Ange de la Mort.
Les carrelets, sans rien dire,
Le regardaient dans les yeux.

RÉALISME DU « *MENTIR VRAI* »

Si tu fais des chansons,
Poète vagabond,
Mentir en vérité
Te sera pardonné.

Aux quatre coins réels
De la terre et du ciel
L'amour n'a pas de lois,
Tu le sais comme moi,
Le cœur de Dieu ne bat
Pas plus ici que là.

Aime et fais-toi aimer,
Il est des temps pour tout,
Mais, soit dit entre nous,
La mort est sans pitié.

SALAIRE DU RENIEMENT DE LA SOUFFRANCE

Peu de chose sont nos cœurs
Sous le soleil, et pourtant
Les sources de nos malheurs
S'y nourrissent constamment.

Nous mourrons sans doute un jour
Avec dans nos cœurs flétris
La nostalgie de l'amour,
Et tout aura été dit.

Que pourrons-nous reprocher
De bonne foi au Destin,
Après avoir tant triché
Lâchement jusqu'à la fin ?

Nous aurions pu simplement
Bâtir quelque rêve à deux,
Et faire de temps en temps
Bon visage à mauvais jeu.

Peut-elle ne pas pleurer ?
Elle n'a pas su aimer
L'homme qui lui a chanté
La chanson des ponts de Çé,
L'homme qu'elle a rencontré
Sur un chemin que l'été
Allait bientôt effacer ;

Elle n'a pas su jeter
Sur la table nue les dés ;

Elle n'a pas su donner
Ce qu'elle avait à donner
Au voyageur étranger ;
Elle n'a pas deviné
Qu'il s'en serait contenté,
Elle n'a pas su l'aimer ;

Elle n'a pas su prier
Son cœur de la faire aimer
Du fraternel exilé,
Pasteur de rêves blessés,
Qui pouvait la consoler.

Peut-elle ne pas pleurer ?

Tout le rouge de ses rêves,
Sang, vin et coquelicots
S'est donné au crépuscule.

Pieds nus sur la plage nue,
Elle s'ouvre sans regret
Au chagrin de l'océan.
Tout le cristal de ses larmes
Gémit dans les vagues lasses.

Les vérités douloureuses
Que charrie son sang palpitent
Dans la lumière orpheline.

Les mouettes fraient des chemins
Où s'égarèrent ses chagrins.

Elle a laissé un baiser s'éteindre
Sur sa main toute nue,
Et un vent nonchalant de septembre
Disperse au loin la cendre.
Ses lèvres tremblent.

Elle voit un soleil pareil
Aux autres soleils cheminer
Vers le gouffre offert de la mer.
Elle voit les vagues joyeuses
Accourir vers elle et mourir.
Elle imagine le ciel blanc
Ouvert aux étoiles perdues.
Elle devine le secret
Des mouettes errantes qui vont
Au-devant de leur Don Quichotte.

Dans son cœur est caché l'emblème
De longues révoltes stériles,
Juste un bout d'horizon cloué
Entre les flammes et la suie.

Dans les jardins de son cœur,
Elle sème des chimères
Qui meurent
Sans donner d'autres fruits
Que des nuits de solitude
Amères comme la mort.

Elle a cherché tout l'été.
Qu'a t-elle cherché ?
Elle ne saurait le dire
Pour tout un empire.

Tout l'automne, elle a nourri
D'espoirs infinis
Son cœur. — Mais de quelles sortes ?
Adieu, feuilles mortes !

Elle a fouillé, tout l'hiver,
La terre et la mer.
Quelle fuyante trouvaille
Rêvent ses entrailles ?

Peut-être que ce printemps
Mettrait fin, vraiment,
À sa douloureuse quête,
Si elle était prête !

Serment qu'elle fait à la nuit
Qui s'en va : « Dans cinq ans, mon âme
Et mon cœur seront tout pareils
À l'âme et au cœur de la mer. »

Elle a décharné la fête,
Et danse avec son squelette.

Un manège de chimères
Tourne sur son annulaire.

Seul un éclair de douleur
Fendra la nuit de son cœur.

Défis, larmes et aveux
Grouillent au fond de ses yeux,
Sombres abîmes parés
D'un cerne d'éternité.

Ses rêves de reine endeuillent
La lune et le chèvrefeuille.

Sait-elle qu'elle mendie
Les miettes d'un incendie ?

Il n'y a dans le patio
Qu'un seul témoin : le jet d'eau.
Le sang du cadran solaire,
Ami des chouettes, martèle
Sans cesse : « Apprends l'art de plaire. »
Pourquoi désespère-t-elle ?

Elle voit dans son miroir
Le silence décomposer
Le fard de son visage,
Celui de la mer,
Et celui des sources.

Le clair de lune l'a déçue ;
Elle n'a vu aucun oiseau caresser
De son ombre le jardin ;
Le jet d'eau n'est plus, à ses yeux,
Qu'un bouffon las qui sanglote.

Elle tend les bras vers la nuit
Qui, après avoir baisé
Le chèvrefeuille aux lèvres tièdes,
S'éloigne, — mais son cœur
Cherche à tâtons dans sa poitrine
La porte du renoncement.

Le cœur noué, elle compare
Des réponses tues par le sang,
Qu'elle voit danser, telles des flammes,
Dans les yeux chantants des torrents.

Elle ne sait pas reconnaître
Les sentiers tracés par la nuit
Pour celles qui cherchent leur part
De verveine et de rosée.

Sur ses mains, miroirs tremblants,
Ruissellent vers un gouffre nu
Les rêves qu'elle a reniés.

Elle est peut-être vraiment
Arrivée au bout du monde.

Qu'a-t-elle devant les yeux ?

La mer, abandonnée
Aux mains qui estompent la frontière
Entre la cendre et les flammes ;
L'horizon flétri ;
Le soleil qui descend ;
Une tombe
Où gît un amour mort-né.

AVANT DE FRANCHIR LE SEUIL DE L'HIVER

— Ton sang fait un bruit de volets qui battent
Contre le mur d'une vieille maison.
Tu n'as plus devant toi qu'une saison
Pour oublier, il faut que tu te hâtes.

— Qu'est-ce que l'oubli, dis-tu en pleurant
Si le vent de la mort souffle sans cesse
Et dans le jardin de mon cœur ne laisse
Mûrir les plaies d'aucun rêve troublant,
Mais attise le feu des reniements,
Comme les coqs des aubes de détresse ?

— N'être plus que nuit en fermant les yeux,
Ne plus sentir en nous ces nostalgies
Qui nous font croire aux sources de la vie,
N'est-ce qu'un songe où l'âme a perdu Dieu ?

Si ton cœur et mon cœur font du tapage,
Ne les accusons pas d'avoir la rage,
Mais hâtons-nous de noyer leurs soucis
Dans l'oubli, car l'hiver est sans merci !
Les vins mêlés dans la coupe des rêves
Au sang versé par un amour surpris
Ne soulent plus quand l'automne s'achève !

PATIENCE DU BUISSON

Les lèvres du buisson tendues
Vers des lèvres comme elles nues
Font naître au désert un espoir
Plus avide qu'un ciel du soir.

Combien de voix se sont éteintes
Sans faire comprendre la plainte
D'un amour violent exilé
Aux confins d'un rêve caché !

Un rêve nouveau s'enracine
Au fond d'une vieille poitrine.
Loin, au-delà de l'horizon,
Mûrit l'attente du buisson.

Dans le sein du buisson une âme
Cachée bientôt se fera flammes.

Les eaux d'un fleuve nourricier
Se souviennent de l'avenir,
Que le désert ne peut renier,
D'un rêve qui ne peut finir.

Les grenouilles sont bavardes
Et caressantes, ce soir ;
La lune est en deuil et tarde,
Mais elle viendra te voir.

Bientôt, l'enfant que voilà,
Beau et sage, dormira.

Aussi fier que la Grande Ourse
Ou le sire de Coucy,
Le vent danse, mais sa bourse
Ne contient que des soucis.

Bientôt, l'enfant que voilà,
Beau et sage, dormira.

Le jasmin et la verveine,
Au pays de mes aïeux,
S'aiment ; la nuit voit leur peine,
Voit les larmes de leurs yeux.

Bientôt l'enfant que voilà,
Beau et sage, dormira.

La lune est un tambour,
Un tambour de fer-blanc.
Endors-toi, mon amour.
Endors-toi, mon enfant.

Le dernier ogre est mort
L'an passé, à Paris.
Endors-toi, mon trésor.
Endors-toi, mon chéri.

Ce soir la lune fantasque
Se promène sans son masque,
Dans le ciel de Rimini ;
Le carnaval est fini.

Deux et un font trois ;
Dors, mon petit roi.

En France et en Italie,
Maman est la plus jolie ;
Donna Cynthia le sait bien ;
Aucun miroir n'y peut rien.

Deux et un font trois ;
Dors, mon petit roi.

Papa, vaillamment, voyage
Pour nous à dos de nuage.
Les mouettes et les pigeons
Se querellent sans raison.

Deux et un font trois ;
Dors, mon petit roi.

Pleure, mon petit enfant,
Qui pourrait te consoler ?
Pleure, mais il faut dormir.

Ta mère était ce buisson
Où les soleils du matin
Faisaient leur nid, autrefois ;
Et cette musique ardente
Qui se frayait un chemin
Dans le ventre de la nuit.
Qui pourrait te consoler ?

Pleure, mon petit enfant,
Qui pourrait te consoler ?
Pleure, mais il faut dormir.

Jet d'eau sensuel et bavard,
Chèvrefeuille, jasmin rouge,
Nuages lourds d'infini,
Quand sera venu le temps,
Pour cet enfant orphelin,
Des attentes douloureuses,
Que lui révélez-vous ?

Pleure, mon petit enfant,
Qui pourrait te consoler ?
Pleure, mais il faut dormir.

La blonde lune médite.
C'est en vain qu'elle a promis,
Bien des fois, au cours des siècles,
D'être une consolatrice.
C'est en vain que ses cheveux
Descendent jusqu'à la mer.
Elle est toujours seule, seule.

Pleure, mon petit enfant,
Qui pourrait te consoler ?
Pleure, mais il faut dormir.

Ne crains rien, je connais les ruses
De la lune assoiffée d'amour.
Endors-toi ! C'est en vain qu'elle use
De ses plus fantastiques tours.
Fais un beau rêve où tu t'amuses,
Un rêve d'or et de velours.

Endors-toi, ma fille chérie ;
Une reine va t'emmener
Bien vite au pays fortuné
Des campagnes toujours fleuries.

Aussi joliment que maman,
De ce pays, chantent les sources,
Et récitent les vieilles ourses
Des contes de princes charmants.

Ne crains pas la sorcellerie ;
Ton père est là, qui te défend ;
Endors-toi, ma fille chérie ;
Fais de beaux rêves, mon enfant.

Endors-toi, sois obéissant.
À l'enfant qui ne fait pas dire
Vingt fois « dors vite ! » à sa maman,
La lune fait un grand sourire.
Mais un polisson obstiné
Qui ne veut pas dormir l'agace,
Et elle lui fait, sans pitié,
De très effrayantes grimaces.

Les fées de l'époque moderne
Tournent dans le ciel, lentement,
Avec leur petite lanterne,
Pour trouver des princes charmants.

Peut-être ces fées pensent elles
Que tu es l'un d'eux, mon trésor.
Si tu veux qu'elles te révèlent
Leur pensée, il faut rêver, dors !

Dors, mon ange, auprès de ta mère,
Fais un rêve qui remplira
Tes yeux d'une douce lumière
Quand tu me le raconteras.

La neige danse avec le vent.
Endors-toi vite, mon enfant.
Maman tricote des chaussons
Pour toi et ta petite sœur.
Papa écrit une chanson
Qui console et berce le cœur.
Le chat danse avec les souris.
Endors-toi vite, mon chéri.

Cette enfant ne sait pas entendre
La nuit chanter des chansons tendres.
« Quel dommage ! » dit la poupée,
« Sa maman est si fatiguée ! »

Endors-toi, mon petit enfant,
Ta maman qui veille est bien lasse.
Vite, ah ! si vite, les ans passent ;
Bientôt, bientôt, tu seras grand ;

Et tu cesseras d'inquiéter
Les étoiles qui ont des filles
Toutes petites, très gentilles,
Qu'on peut attraper en été.

Rien ne distingue des lucioles,
Pour les yeux, ces filles qui volent
Et improvisent des ballets,
Tels des lutins, des feux follets ;

Mais celle qui se laisse prendre
Est aussitôt réduite en cendre.
Endors-toi, mon petit enfant ;
Bientôt, bientôt, tu seras grand.

II

*I cannot tell you how it was
But this I know : it came to pass
Upon a bright and breezy day
When May was young ; ah pleasant May
As yet the poppies were not born
Between the blades of tender corn ;
The last eggs had not hatched as yet,
Nor any bird forgone its mate.*

*I cannot tell you what it was ;
But this I know : I did but pass.
It passed away with sunny May,
With all sweet things it passed away,
And left me old, and cold, and grey.*

CHRISTINA ROSSETTI

Un troubadour des temps modernes
A fait pour vous cette chanson,
Quichottesques esprits que bernent
Vos rêves, de milles façons.

Le monde est fort peu poétique,
De nos jours. Il ne sert à rien
De marchander dans les boutiques
Où se vend le souverain bien.

Il faut acheter chat en poche !
Un amour n'est que ce qu'il est,
Mais même si sa fin est proche,
Après tout, il n'est jamais laid.

Au bord de la lune lisse,
Un crapaud venait chanter
Une chanson de nourrice ;
C'était un prince enchanté.

La nostalgique Suzanne
Venait se baigner dans l'eau
De la lune, et mélomane,
S'éprit du vilain crapaud.

La nuit même de leur noce
L'enchantement fut rompu.
Ils eurent beaucoup de gosses,
Ce qui leur était bien dû.

CHANSON ORANGE

La lune, follement éprise
D'un poète un peu charlatan,
Pleure dans le ciel de Venise.
(La solitude et le printemps
Ont dans leur sac de fameux tours :
Lorsqu'ils font chatoyer l'amour,
Qui peut dire ce qui l'attend ?)

CHANSON TOUTE NUE

Je suis vieux, et je sais que les lunes nouvelles
Promettent sans compter mais ne sont pas fidèles ;
Aussi, je ne veux plus entendre parler d'elles.
Mon cœur est tout entier à vous, Mademoiselle.

CHANSON INCERTAINE

J'aurais pu les planter, ces arbres,
Je sus bien assez vieux pour ça.
Et toi aussi, tu l'aurais pu.
(Toi, peut-être en petite fille
Qui joue à la grande personne.)
Les voici devenus parole
Mûre du jardin, aujourd'hui !

Des racines aux fleurs, aux fruits,
Coule, fleuve aux masques de nuit,
La seule éternelle exigence
De la terre. — Et nous qui avons
Des yeux pour voir et des oreilles
Pour entendre, nous comprenons.

Le vent et moi, nous jouons
À la mourre, sur le pont.
Le vainqueur sera aimé
De la lune tout l'été,
À Venise ; et chaque nuit
Sera unique pour lui.

CHANSON DE COMMENCEMENT

L'été ne nous a rien promis ;
Il agonise, et nous voici
Seuls, maintenant, contre Paris,
Le froid, le vent et le ciel gris.

CHANSON DE L'OMBRE SANS RANCUNE

Dans le miroir où tu cherches
Des preuves de ton amour,
Tu vois voler une mouche
Plus fine que tes démons.

Au- delà de la fenêtre
Veille une neige distraite,
Malheureuse comme toi,
Qui ne dit ni oui ni non.

Dans l'étang que la nuit berce,
La lune puise en secret
De l'eau pour désaltérer,
Plus tard, des fleurs sur ta tombe.

Il donne à la poule
De la mie de pain
Trempee dans du vin,
Et la voilà soule !

« Maman n'en sait rien »,
Se dit l'orphelin.

Le temps coule, coule.

La robe se prend aux épines ;
Les mains la libèrent et laissent
Aux épines un peu de sang,
En paiement de mûres au goût
D'enfance et d'infini partage.

CHANSON DU JOUR DE L'AN

Le ciel est blanc comme un linge ;
Muette sphinge,
La neige le fuit.
Que Paris est triste aujourd'hui !

CHANSON DE LA COULEUR DU SANG CAILLÉ

La pluie enveloppe ensemble
Dans un châle maternel
La femme et l'homme traqués
Par d'âpres nostalgies.

La pluie aveugle sépare
Les deux imparfaits amants
De la mer souffrante, et tous
Creusent sans fin leurs plaies.

Dans le morne ciel blanc tournoie
L'avidé oiseau, le noir souci ;
Toutes mes illusions se noient
Dans tes yeux, mon amour aussi.

CHANSON DE MARS

Le jardin est tout blanc.
La neige n'ira plus
Danser avec le vent,
Ses ailes sont coupées.

CHANSON LIE DE VIN

La pluie, qui tombe sans arrêt,
Se change en larmes sur les vitres.
Tous les coucous de la forêt
Ont cessé de faire les pitres.

Dans mon cœur, comme un glas, résonne
« Adieu » ; est-il un mot plus lourd ?
Le soleil est blessé ; l'amour
Ne sourira plus à personne.

CHANSON BLANCHE

Les pivoines se ferment ;
Ce sera bientôt l'heure
De pleurer de solitude.

La lune pâle a commencé
Sa promenade de vierge.

Les pensées et les myosotis
Auront leur part de rosée.
Ni plus, ni moins.

CHANSON PARME

Sur les flots des douleurs infinies
Glisse une barque où dort mon amie ;
Le soleil et la mer se marient ;
Un goéland solitaire crie ;
Rôde la mort, séductrice impie.

CHANSON DE MARGOT

Seul comme un bourreau,
Un arbre t'attend
Au bord de la route,
Depuis des années.

Brise, hâte-toi
De venir pleurer,
Gémir, murmurer,
Dans les bras de l'arbre.

RONDE

Je n'ai jamais faim,
Mon mari s'en plaint.

Les coqs sont trop fiers
Pour bercer la mer.

Des fleurs de chagrin
Parent mon jardin.

CHANSON AMARANTE

« J'ai peur du loup,
J'ai peur de tout »,
Dit-elle, en hochant la tête,
Devant son amour en miettes.

« Soleil voilé,
Es-tu blessé ?
Il faut, il faut que tu m'aide.
Ah ! je ne suis pas si laide. »

Un merle amer
Sifflote l'air
Au goût de miel et de cendre
Qu'elle désirait entendre.

C'est la saison
Des horizons
Qui se perdent dans la brume
Et des bûchers qui s'allument.

CHANSON PLUS SÉRIEUSE QU'ELLE N'EN A L'AIR

C'est aux dames de pierre du jardin
Seules que j'ai confié tout mon chagrin.
Malgré tes yeux d'aube et tes cheveux d'or,
Que peux-tu pour moi, toi dont le cœur dort ?

CHANSON DE MIROIR

Cette main qui s'abandonne
Et en même temps refuse
Une réponse précise,
C'est une feuille qui tremble
Au moindre vent, sur sa branche,
Et qui bientôt sera morte.

PETITE CHANSON DE JARDINIER

Ne laisse pas, sœur imprudente,
Pousser dans ton cœur une plante
Vénéneuse pour les amants,
Arrache le renoncement !

CHANSON DE SOLEDAD

J'ai cherché longtemps, ma sœur,
 Mes yeux se sont usés ;
La nuit envahit mon cœur,
 Le soleil s'est brisé.

J'ai dit cent fois à la mer :
 « Donne-moi un mari » ;
Ah ! quels souvenirs amers !
 Chaque fois elle a ri !

Je chemine vers la mort
 Sans mari ni enfant ;
Ah ! ton Dieu n'est pas bien fort,
 Ou il est bien méchant !

COMMENTAIRE D'UN CONTE

La jalousie est un vilain défaut,
Mais il en faut, il en faut,
Dans le monde comme il va,
Pour être comparable à Jéhovah.
Pourtant... si tu veux mon avis
D'annotateur averti,
Réfléchis un peu, mon ami.
La jalousie ne suffirait
Nullement sur cette terre
Pour t'assurer que tu serais
Toujours le préféré de ta bergère,
Même si tu devenais
Un mouton parfait !
Ne vaut-il pas mieux souffrir
Que de risquer de mourir
Sacrifié
Pour l'amour d'un autre berger ?

APPARITION DU SPECTRE DU CORBEAU
QUI CHANTAIT « *NEVERMORE* »

Nos âmes n'auront pas d'autre instrument
Que nos corps pour s'aider à moins souffrir.
Le vrai mystère ardent de l'avenir,
C'est la pitié nourrie par notre sang.

J'ai vu, hélas ! bien tard que la souffrance
Est révélation d'une vérité
Plus forte que la mort, et j'ai renié
L'oubli, la démesure et le silence.

Nous pouvons braver, unis, le désert
Qu'il faut franchir pour entrer dans la vie
Promise à ceux qu'aucune nostalgie
Ne peut leurrer quand leur cœur est ouvert.

Cet oiseau de nuit perché sur la lune
Ne chante rien de plus qu'une chanson
Qui parodie le « Jamais plus ! » bouffon
D'un poète trahi par la Fortune !

Grisé de silence et de nostalgie,
Un poète levé avant l'aurore,
Interroge, amer et plein d'ironie,
Un coq zélé qui, selon lui, péroré.

« Coq ignorant, est-ce à moi que tu cries
Que la nuit meurt et que le jour se lève,
Que déjà des Juifs travaillent ou prient,
Poussés par leurs besoins ou par leurs rêves ?

À moi, dont le cœur saigne par des plaies
Que ne guérira peut-être personne,
À moi, qu'un futur sans famille effraie ?
À moi, que la faim d'amour aiguillonne ?

Dis, coq prêcheur à la voix courroucée,
Dis, est-ce à moi, poète qui s'invente,
Voyageur dont la vie est enlacée
Au chemin d'une Sion de chair vivante ? »

Loin des tours de Notre-Dame,
J'ai une amie, une sœur.
Dans ses yeux dansent des flammes
Sans mystère pour mon cœur ;

C'est une chèvre savante
Qui sait apprécier les tours
Du poète qui invente
Un monde où règne l'amour ;

Le pré où je la vois paître
Est fleuri de réséda ;
Elle pense à son ancêtre
La chèvre d'Esméralda.

Rien ne sert de s'en indigner,
Les cigales sont sans pitié.
Leur incessante mélodie,
Si étrangère à l'art d'Orphée,
T'empêche d'entendre crier
L'étoile vierge condamnée
À mourir dans la nuit, noyée,
L'étoile des amours blessées,
Que tu essaierais de sauver,
Toi, si tu pouvais la trouver.

Diotime vous tient sur la vie
De longs discours. Dame ! une pie !
« Le silence peut aussi être,
Enseigne-t-elle, une fenêtre
Par laquelle on peut voir l'amour,
Soleil nouveau-né, se lever,
Ou soleil moribond, sombrer
Dans les ténèbres pour toujours. »

Ainsi, d'un bouddha de faïence,
Parlait un merle du Japon :
« C'est un sage : amoureux ou non,
Il ne dit jamais ce qu'il pense. »

Regardez cet étrange oiseau
Acclamé très fort par les oies,
Ce joli cerf-volant, là-haut.
Son squelette est fait de roseau,
Et sa chair est faite de soie.
Dans le ciel du soir qui rougeoie,
Il plane sans aucune joie :
Fragile comme le bonheur
Qu'ont entre leurs mains deux amants,
Et comme la tige des fleurs,
Il craint la violence du vent
Et la faiblesse de l'enfant.

Sourde à l'amour qui l'appelle,
Petite fille modèle,
La fourmi fait des conserves d'heures.
Elle découvrira le leurre
Au soir, à la chandelle.
Que ne croque-t-elle
Avec moi les meilleures
Avant que le jour ne meure !

Avez-vous vu Jacob, le chat,
Faisant des entrechats
Sur le piano qui se lamente ?
Avez-vous vu ses amantes ?

Rachel, la souris, ronge
Son frein et songe et songe.
Léah, la bobine,
Fait triste mine.

C'est que Jacob rêve,
Nuit et jour, sans trêve,
Des petits rats
De l'Opéra.

Il était une fois une puce indiscreète
Que la main du hasard avait mis à l'oreille
D'un mari malchanceux. « Ah ! toutes sont pareilles ! »
Dit le mari, en écrasant la pauvre bête.

Une truite batifolait,
Se croyant seule, toute nue.
« Ah ! si je n'étais pas si laid ! »
Pensait le soleil, dans la nue.

À la campagne ou à la ville,
Raisonner juste est difficile.

Le poisson rouge en vain cisèle ses mimiques,
Aucune n'est pour lui des fleurs de nénuphar.
Joseph, même privé de sa belle tunique,
Don de son père, plait à Dame Putiphar.

— « Ô tortue, hésitante et lente,
Aurais-tu perdu ton chemin ? »
La tortue répond, indulgente,
Mais fine, d'un ton badin :
— « Est-ce que la peur qui te hante
A enchanté tout le jardin ? »

LA PRINCESSE GRENOUILLE

La grenouille, au bord de sa mare,
Tend la main à tous les passants.
Hélas ! les cœurs compatissants
Qui passent par ici sont rares.

« La pauvrete restera-t-elle
Grenouille, mendiante et pucelle ? »
Demandent aux vents de l'été
Les deux vieux aulnes mutilés.

Le coq, prophète sans pareil,
A beau crier d'une voix forte :
« Orphelins, voici le soleil ! »
Il ne réveille pas les mortes.

Ah ! nostalgie, étoile noire,
Mon rêve vit de tes rayons.

Solitude, où est ta victoire ?
Exil, où est ton aiguillon ?

Hirondelle, aie pitié de moi !
Aie pitié aussi de toi-même !
Le ciel de Noël est si blême !
Hirondelle, il faut que tu m'aimes,
Sinon nous mourrons dans neuf mois.

Tu erres, seule, et seul, j'attends.
Nous sommes de ceux, hirondelle
(Faut-il que je te le rappelle ?)
Pour qui plaie d'amour est mortelle.
Ah ! ne tarde pas trop longtemps.

ÉMERANCE ET MÉIR

Le Petit Chaperon Rouge
Va au marché de Soissons
Vendre des petits poissons.
Dans son panier rien ne bouge.

Ses parents ne sont pas riches,
Il faut faire argent de tout,
Car un mari se déniche
Moins aisément qu'un matou.

Soudain une voix l'appelle,
Tout bas, du fond du panier,
Une voix plaintive, celle
D'un des poissons prisonniers.

Pour un esprit romanesque,
Un poisson qui sait parler,
C'est, chose banale ou presque,
Quelque prince ensorcelé.

Émerance, tout émue,
Mais peu étonnée, entend
Le prince à la voix ténue
Lui dire, presque en pleurant :

« Écoute-moi, je t'en prie,
Je suis un prince, Méir
Est mon nom dans ma patrie.
Je veux vivre et non mourir.

J'ai écrit une romance
Où j'ose dire que moi,
Poète pauvre de France,
Je n'épouserai que toi,

Et que tu seras la seule,
Toi qui fais vivre mon chant,
Si ton cœur et Dieu le veulent,
À me donner des enfants.

C'est pour cela qu'une fée
Très jalouse m'a changé
En poisson. Ma destinée
Est-elle d'être mangé ?

C'est ce que pense ton père,
Bien sûr, lui qui m'a pêché.
Mais ton cœur peut-il se taire ?
Peut-il ne pas regimber ?

Si je me suis laissé prendre,
C'est que je voulais avoir
Quelque moyen de t'apprendre
Mon malheur et ton pouvoir.

Toi seule peux me sauver.
Remets-moi dans la rivière,
Deviens ma seconde mère,
Promets de me consoler.

Promets d'être mon épouse
Fidèle, malgré l'aspect
De mon corps, terrible effet
De l'art de la fée jalouse.

Promets, et l'enchantement
Sera rompu dans un an. »
Émerance a le cœur tendre ;
Elle répond sans attendre :

« Je promets », et s'achemine
Vers la rivière voisine.
Non sans avoir embrassé
Chastement, son fiancé.

DIT AVEC LES YEUX

Tu sais sans doute quelle angoisse
M'étreint, pour l'avoir éprouvée
À l'heure où dans le jardin croissent
Toutes les ombres destinées
À être bientôt dévorées
Par la nuit. Car tu vois l'image
De la mort régner sans partage
Dans les âmes désespérées
Qui croient que Dieu les abandonne
Quand dans le corps le tocsin sonne.

Qui sait quel secret nous défie
Dans les ombres de notre cœur
Où rôdent tant d'âpres douleurs ?
Peut-être as-tu peur que j'oublie
Que tu es près de moi et pries.
Rassure-toi, mon âme sent
La force de ton cœur ardent,
Et je vois déjà dans tes yeux
L'Autre Vie promise par Dieu.

UN SONGE DE NOTRE TEMPS

Du temps qu'il y avait dans les déserts
Des rochers de douleur d'où jaillissaient
Des sources de vraie foi, nous aurions su
Confesser la soif qui brûle nos cœurs,
Et tendre nos mains en coupes de chair
À la fraîcheur des promesses de Dieu,
Nous aurions patiemment lavé les plaies
Souillées, hélas ! de nos âmes en deuil.

Du temps que les fées dansaient dans la cendre
De feux éteints dans les âtres des rêves,
Et que la neige oublieuse tombait
Sans hâte dans les nuits des nostalgies,
Nos âmes se seraient réconciliées
Un jour ou l'autre avec les apparences
Et auraient cheminé moins malheureuses
Dans ce monde où boiteuse est la raison,
Sourd est le sang, aveugle est l'espérance,
Ce monde des adieux irrévocables,
Ce monde où l'attente est reine déchue,
Ce monde où l'amour a peur, — notre monde !

Du temps que l'au-delà n'effrayait guère
Que les âmes reniées par elles-mêmes,
Nous aurions dit à l'Ange de la Mort :
« Voici nos mains, unis-les pour toujours ! »

Auprès de deux reines de France,
Dans le jardin du Luxembourg,
Je médite sur la malchance
Qui me poursuit depuis toujours.

La malchance ! mais c'est moi-même,
Ce bourreau, et je le sais bien !
C'est dans mes serres qu'il me tient
Par d'innombrables stratagèmes.

Le soleil paraît célébrer
Le commencement de l'automne ;
Des enfants joyeux polissonnent ;
Mais mes rêves sont délabrés.

Le cœur serré, je vois l'horloge
Compatissante du palais
Me dire, quand je l'interroge :
« La mort vient, avec son filet,

Plus vite qu'on ne l'imagine.
Hâte-toi de ceindre tes reins
Et de reprendre ton chemin
Vers le sommet de la colline. »

DANS LE JARDIN DU LUXEMBOURG

Sur la nappe teinte d'oubli
Le soleil blet nous dévisage.

L'hiver qui vient aura les yeux
De la couleur d'une aube en deuil,
Et le regard de la famine.
Mais le jardin nous parlera
Notre langue et nous l'entendrons ;
Quand la nuit rendra ses haillons,
Nous verrons à travers le givre
Les poissons bleus gardiens des cages.

J'expose mon âme aux rayons
Taquins d'une fillette blonde.

Comme la lumière d'octobre
Emmêle les fils des chimères !

La fillette vient d'achever
Le lourd dessin d'une marelle ;
Elle regarde ce dessin,
Et sa compagne la regarde.

Le vent pousse une feuille morte
Au hasard. La houle du ciel
Défigure tous les miroirs
Où nous prétendions nous trouver.

La nuit s'en va, le ciel blêmit ;
La neige brute de l'angoisse
S'apprête à tomber sur Paris.

Il faut descendre dans la rue
Attendre que s'ouvre les grilles
Aux pointes dorées toutes nues.

Dans le jardin du Luxembourg,
Les statues de dames aimées
Par des hommes morts offriront
À ton rêve aux ailes meurtries
L'espace de leurs yeux déserts.

DANS LE JARDIN DU LUXEMBOURG

Le jet d'eau a perdu son âme ;
Quelle tristesse dans les yeux
Des reines qui l'ont vu danser
Devant elles pour les réjouir !

La lumière, fiévreuse, étreint
L'eau du bassin, et la supplie
De ne pas la laisser mourir
Tout à fait, de la conserver
Vivante dans son souvenir.

Les promesses des crépuscules
Sont toutes fanées, et jamais
Je ne saurai si ce que disent
Aux reines les nuits, à voix basse,
Les désespère ou les console.

La belle saison est finie.
Je sais qu'il est vain de se plaindre.
Les feuilles des marronniers tombent
En silence dans les allées.

DANS LE JARDIN DES TUILERIES

S'achève un inquiétant jeudi.
Cynthia, mélancolique, dit :
« Ferme les yeux, et souviens-toi :
Tu as rêvé d'une autre ville.

Paris, c'est la reine qui boit
La coupe des femmes stériles ;
C'est Viviane, amère, qui raille
Le vieux Merlin pris dans les mailles
Du filet qu'il lui a tissé ;
C'est la sirène au chant usé
Qui gronde, remplissant l'espace
D'une sombre et lourde menace.

Paris, c'est la nuit de décembre
Qui vient rejoindre dans leur chambre
Les hommes au cœur affligé,
Mais part sans leur avoir donné
Rien qui puisse les consoler. »

Dans le jardin public
Me regardent dans les yeux
Une table blanche et, auprès d'elle,
Deux chaises blanches.
Les deux chaises sont vides.
En contrebas de la terrasse
Un couple de jeunes mariés
Se fait photographier.
Sur la table gît
Une feuille de papier
Abandonnée par une femme qui voulait
Décrire la mort d'un merle.
(Ce merle se moquait
Des femmes assoiffées
Qui disent que l'eau pure
Ne désaltère pas.)

DANS LE JARDIN DU LUXEMBOURG

À quoi bon nuancer les rouges
Des caillots de sang, de la rouille,
Ou des feuilles des marronniers,
Ô sœur, gémissante lumière ?

Sur une mare de pétales
De marguerites sacrifiées
Flottait le masque d'une étoile
Menteuse, menteuse, menteuse.
Et le jardin ne criait pas !

D'innombrables petites lunes
De papier gisaient sur les arbres,
Sur les allées, sur les pelouses
Et sur les parterres de fleurs.
Le carnaval était fini.
Mortes étaient les espérances
Des Pierrot et des Colombine.
Et le jardin ne criait pas !

Le printemps était glacial ;
Le ciel avait la couleur
Des cendres abandonnées.

Le vent, un brin sarcastique,
Murmurait tout bas : « Qui sait ? »
Frissonnaient buissons et arbres
Dans le jardin solitaire ;
Frissonnaient aussi nos cœurs
Incrédules qui n'osaient
Se blottir l'un contre l'autre.

Nous espérions, malgré tout,
Que fleuriraient les chansons
Des merles dans le jardin.

Dans le jardin sans abeilles,
Le silence est grand ouvert ;
Les fleurs stériles se penchent
Sur l'abîme clairvoyant.

Crissent les petits cailloux
Dans les allées toutes nues ;
La fille du jardinier
Se promène en dialoguant
Avec le trompeur subtil
Qui vit au fond de son cœur.

Le rêve du jardin vogue
Vers un rivage invisible.

Quelle peine, quelle peine,
Mûrit le soleil de juin !

III

*All hushed and still within the house,
Without — all wind and driving rain ;
But something whispers to my mind,
Through rain and through the wailing wind,
 Never again.
Never again ? Why not again ?
Memory has power as real as thine.
EMILY BRONTË*

Amants dont la cause est perdue,
Laissez les étoiles pleurer
Seules, dans cette nuit rendue
Semblable à vos cœurs déchirés.

Chantez ! chantez un chant fidèle
À un idéal, tel le chant
De Judah, le fils de Tudèle
Qui périt à Sion en chantant.

Voyagez, cherchez une terre
Où vous puissiez vous consoler
De cette douleur si amère
Qui étreint vos cœurs d'exilés.

Toute contrée est riveraine
D'une mer qu'on peut traverser ;
Toute femme aimée est la reine
De l'homme qu'elle sait bercer.

UN SAULE

Le saule s'est arrêté.
Il vient de loin, — de plus loin
Que les vagues de la mer,
De plus loin
Que les cigognes prêcheuses,
De plus loin
Que les mélodies secrètes
Aux yeux de roses trémières.

La solitude a changé
De masque, et le fleuve lent
A revêtu sa révolte
Du long manteau de la mort.

Chaque nuit, libre ou captive,
Dit, à l'heure des adieux,
Au saule : « Tu m'oublieras. »
Ah ! pourrait-il l'oublier ?
Quel voyageur, plus que lui,
Souffre du poids de l'aurore ?

Sa route incertaine flambe
Sur le bûcher préparé
Pour elle depuis longtemps.

Il médite, ou prie, qui sait ?

Qu'enfanteront les ténèbres
Qui crient au fond de son cœur ?
Zorobabel ? Don Quichotte ?

Le vent s'est tu, et peut-être
L'arbre attend-il des questions
Nouvelles qui fassent vivre.

Ils marchent, les bras levés,
Sur les chemins de l'exil.
L'âme du chèvrefeuille
Et celle du jasmin s'enroulent
Autour de leurs poignets.

« Vous laissez derrière vous »,
Gémit le vent, « une terre
Où les branches des amandiers
Bercent tendrement les rêves
Qu'enfantent les cœurs de flammes ».

Ils marchent, les bras levés,
Sur les chemins de l'exil.
La sagesse des rossignols
Et les sanglots des jardins
Appesantissent leurs mains.

Nue, la lune, lentement
Traverse l'arène sombre.
Le viol et le meurtre brodent
La cape du toréro.

TABLEAU INACHEVÉ

Seul avec l'aube souffrante,
Un petit enfant pleure.
Aucun nuage ne s'arrête.

Une forêt de six millions d'arbres,
De dix fois six cent mille arbres,
Une forêt où mûrit le silence
Secoue ses branches.
Dans son regard a fait son nid
Le souvenir d'alouettes égorgées
Sur l'autel d'une idole.

ÉCLOSION

Un doux soir de septembre, à Venise,
Sur la lourde paupière de bronze
D'un puits du Ghetto
Dormait une poupée blonde.
Sa mère avait les yeux bleus ;
C'était une petite fille
Qui sautait à la corde devant
La porte d'une synagogue.

Je ne les oublierai jamais.

RÉPLIQUES

1

Est-ce que le sang
Ressemble à la plaie ?
La lave au cratère ?
L'amour au hasard ?

2

Nos cœurs seront charitables
L'un pour l'autre, c'est là tout
Ce que nous pouvons promettre.

3

La noria du chagrin nous a instruits,
Nous saurons féconder notre impatience.

4

Nous inventerons des chansons
Pour bercer les chats et les sources.

N'était-ce que le reflet
D'un soleil déjà oblique,
Frêle comme un oiselet,
Sur la mer mélancolique ?

N'était-ce que l'humble écho
Des cris de nos cœurs avides ?
L'illusoire bruit de flots
Dans un coquillage vide ?

N'était-ce, sur les parois
De nos cavernes jumelles,
Que l'ombre d'un désarroi
Protéiforme et rebelle ?

N'était-ce que feu trompeur,
Éphémère, un feu de paille
Qui abandonne les cœurs
Dans le froid qui les tenaille ?

N'était-ce, dans le désert
Où nous errions, qu'un mirage,
Cette promesse à la chair
D'apaisement sans partage ?

N'était-ce qu'un rêve à deux ?
L'esquisse qu'on abandonne
D'un poème infirme ? un jeu
Ambigu comme l'automne ?

Le joug de la nuit était devenu
Aussi pesant que la solitude.
Nous avons pleuré,
Nous avons juré d'être fidèles,
D'être forts et courageux.

Un nouveau soleil s'est levé pour nous.
Il devait périr sur l'échafaud,
Mais nous allions être heureux
Tout un jour.

La nuit maternelle a uni
Deux âmes qui souffraient,
Deux âmes errantes,
Par un lien dont personne au monde
Ne peut deviner la force ;
Elle a uni
Deux rêves masqués.
N'allez pas le dire,
Frères choucas, dans la vallée.
Ne faites pas naître avant l'heure
L'envie et la compassion.

Laissez la neige et la lumière
À leurs méditations entrelacées.
La nuit a joint les lèvres d'une plaie
Profonde qui peut se rouvrir
Et noyer dans le sang
Les promesses des crépuscules.

N'annoncez pas la nouvelle,
Frères choucas, aux gens des villages ;
Ne l'annoncez pas aux étrangers.
Laissez les torrents, laissez la rivière
À leurs soliloques.

N'aiguissez pas, frères choucas,
La langue du miroir

Que vont affronter tout à l'heure
Les deux amants, les deux enfants
Bercés ensemble par la nuit.

Encore vierge
Est la toile de silence
Préparée pour leurs souvenirs ;
Frères choucas, n'y peignez rien,
N'y esquissez rien.

Tout allait recommencer,
Dans la vallée des confins ;
Les choucas annonçaient partout la nouvelle ;
Honteuses, les cloches se taisaient.

La fenêtre de ma chambre
M'éblouit. Et elle est avare.
Dans le rectangle de ciel
Qu'elle me laisse voir
Se dressent
Des antennes de télévision
Qui ne portent jamais d'oiseaux.

À Venise,
Il y a sur un campiello
Des arbres que ma mémoire
Me montre sans feuillage.
Par moments, des pigeons viennent
Tout à coup se poser sur les branches.
Les pigeons restent perchés
Tranquillement un certains temps,
Si nombreux et si serrés
Que les arbres paraissent vêtus
D'un costume de carnaval.
Repartent les pigeons, tous ensemble,
Et les arbres, de nouveau nus,
Attendent leur retour.
Je te monterai ces arbres.

PREUVE

N'avons-nous pas vu ensemble fleurir,
À la frontière où hésitent les rêves,
Le sang qui coulait des plaies de la neige ?

L'île, notre île, était cernée
Par l'eau sombre aux yeux de cobra
D'une rivière renfrognée.
Le souci nous tendait les bras.

Toute la nuit, les tristes saules
De l'île regardaient tourner
Nonchalamment autour du pôle
L'impassible ciel étoilé.

Est-il resté la moindre trace
De nos pas, sur le petit pont ?
Non, bien sûr, — mais le temps n'efface
Dans mon cœur, que les illusions.

À MI-CHEMIN

Nous avions voulu partager
Entre nos cœurs une nuit lente.
Nous avions décidé d'attendre,
Sur la rive d'une détresse,
Ensemble, que vienne y mourir
La fièvre du dernier mensonge.

Quand le coq s'est mis à crier,
Des essaims de rêves aveugles
Ont été pris par les miroirs
Masqués des champs de tournesols ;
La mer, tout près, pleurait déjà.

Ô seul et dernier consolateur,
C'est à toi que je parle, à toi qui n'existes
Que lorsque un homme et une femme longtemps tristes
Se disent dans leur cœur :
« Si nous le voulons, ce ne sera pas un rêve,
Nous referons vraiment le jardin d'Adam et Ève,
Nous aurons notre part de bonheur. »
Souviens-toi, souviens-toi de tes serviteurs !

Ne te retourne pas : le soleil s'éteindrait
Au fond de cet abîme où la mer seule peut,
Sans se perdre, chercher son image et sa source ;
Les étreintes du vin et de toute lumière
Deviendraient, sans recours, résignées ou rageuses,
Brèves ou prolongées, aventures stériles ;
Les heures se feraient voraces comme l'eau
Du fleuve (la Tamise, ou le Tibre, ou la Seine,
Qu'importe !) qui reçoit les rêves étranglés
Jetés du haut d'un pont dans sa gueule béante,
Tout nus ou revêtus de tristes oripeaux.

Ne te retourne pas : l'infâme solitude,
Messaline insatiable, agripperait ton bras.

Existe-t-il des eaux
Qui ne soient plus que miroirs stériles ?

Existe-t-il des eaux pareilles
À des tessons des rêves
Prisons d'une lumière misérable ?

Existe-t-il des eaux que rien
Ne fasse plus rire ni pleurer ?

Existe-t-il des eaux
Dont on puisse avec indifférence
Rouvrir les plaies ?

Existe-t-il des eaux vraiment mortes ?

LES COMÉDIENS

L'amour est mort sur nos tréteaux,
Nous lui avons coupé le cou.

Seul le soleil pleure avec nous.

Que n'avons-nous compris plus tôt
Les claires leçons des coucous !

L'avenir était nébuleux
Pour les serments que nous nous fîmes,
Mais le soleil était radieux,
Le dernier jour que nous nous vîmes.

Quand le train fatal s'ébranla
Dans mon cœur s'ouvrit un abîme ;
Je ne le vis pas, ce jour-là.

Nous nous étions dit au revoir,
Au revoir et non pas adieu,
Nous ignorions le désespoir.

Des larmes coulaient de tes yeux...
Les souvenirs en vain se griment,
Nous avons bel et bien tous deux
Fait couler devant de faux dieux,
Ah ! pauvres fous ! le sang d'un crime.

LA NOSTALGIE EST RETORSE

Nous aurions su jeter à temps
Aux flammes justes des miroirs
Les mensonges déraisonnables
Qui défigurent notre amour,
Et cette vallée de douleurs
Où nous vieillissons séparés
Serait à mes yeux moins étrange.

Nous nous serions vraiment trouvés.

CORRIDA

L'aurore ouvre son éventail,
Le soleil épouse l'arène,
Et la nuit recouvre le sang.

La nuit ne reviendra jamais.

Les nuages ont la couleur
Des joues d'une petite fille
Bien portante, même promise
Aux flots du Tibre ou de la Seine.

La lumière n'a dans le cœur
Plus rien qu'un souvenir stérile.

Tout s'est tu soudain sur la terre
Quand a glissé au fond de l'eau
L'ancre qui retient le soleil.

Seuls quatre saules sont restés
Pour témoigner jusqu'à leur mort
De l'innocence de la nuit.

Ouvrir mon cœur sans recourir à l'art ?
Tu m'en demandes trop, naïve amie.
L'art est un frère sûr, qui se méfie
De la vérité nue et du hasard.

SOURCE

Le sourire de ma voisine
Est un coquillage dont le chant
Lèche mes rêves.
Son chat est un enfant gâté
Qui lisse avant de s'endormir
Ses plumes couleur de lac.
Nous échangeons
Des bouquets de hâtes et d'incertitudes
Par-dessus la haie
Qui sépare nos jardins.
Je ne sais si viendra le jour
Où nous nous moquerons — oh ! légèrement —
Ensemble des vocalises de l'ogresse.

PROMESSE TENUE

J'ai fait de l'encre en délayant
Dans du sang de soleil
Un peu de ma tristesse ;
Et j'ai écrit avec cette encre,
Sur les ailes d'une mouette,
Une petite chanson.

PARISIENNE

Ah ! mélodie, petit soleil
Perché sur un mur de nuages,
Ne t'éteins pas, ne t'en va pas !
Tu me berces comme la mer,
Et comme elle tu m'encourages.
J'ai reconnu sans peine en toi
La nostalgie compatissante
Qui s'efforce d'être légère
À mon âme que le chagrin
Enlace avec tant de passion.

À force de patience,
Les aulnes ont appris,
Du vent, une chanson
Tendre et mélancolique.
Les mares les écoutent,
Les rivières aussi,
Mais la mort seule peut,
Quelquefois, leur ouvrir
Le lit de leurs amies.

LOIN DE LA SOURCE

Je rêvais, dans mes prisons,
De trouver une chanson
Qui fit pleurer les sirènes
Aux cheveux blonds de la Seine.

La ruche noire fascinante penchée
Au-dessus du mirage que des nichées
De rêves assoiffés viennent explorer
Nous attendait, mais ses yeux étaient murés.

Nous avons vu des pigeons
Étrangement immobiles
Sur l'herbe sage de l'île
Où se dressent nos donjons.

Les serments secrets de l'été sont fanés.
L'ange de l'hiver nous frôle de son aile ;
Nous ne fuyons pas ! Pleurent les hirondelles.
Doucement chante le jet d'eau obstiné
Des berceuses nues pour un enfant mort-né.

Ah ! comme est loin de nos mains
Le masque du ciel de France !
Les mères de notre enfance
Ont déserté nos chemins.

Nous avons contemplé un ciel de marelle,
Dans le jardin, — sans rien nous dire, fidèles,
Tous les deux, à nos nostalgies parallèles.

Ton bavardage de pie
Nous lasse, philosophie,
Consolatrice qui ment.
L'automne a fait de la Seine
Un miroir où notre peine
S'est reconnue humblement.

Le lierre combat à mains nues
La peur de l'abandon vorace.
Quel mur est aussi secourable
Que les ponts frêles suspendus
Au-dessus de l'oubli ?

Frères tournesols,
Quelle houle
Creuse dans vos cœurs
L'injustice de l'amour !

Les herbes dansent, dansent.
Comme elles savent bien mentir !
Les nuages
Passent leur chemin.

Précieuse n'est pas née Gitane.

DÉSORDRE

L'amour nous a fait un clin d'œil.
C'était, hélas ! pour plaisanter.
Notre joie s'est changée en deuil
Bien avant la fin de l'été.

Ce n'est qu'un filet de sang
Qui coule de notre rencontre,
Partageant le flanc de l'été
Comme partage le ciel blanc
Un cormoran solitaire
Au vol appesanti par un deuil éternel.
Un filet de sang
Qui serpente au fond d'un abîme
En murmurant nos deux noms.

VISAGE D'UNE IMPATIENCE

Dunes au regard violent,
Taisez-vous, laissez mentir
La bruyère frissonnante !

SOUS LES YEUX DU DÉSERT

Écoutez, Mademoiselle,
Cette chanson qui recèle
Un sens, bien ou mal caché,
Que je vous prie de chercher.
Trouvez-le, et vous aurez
Un baiser bien mérité ;
Donnez votre langue au chat,
Et vous aurez, pourquoi pas ?
Également un baiser.

« Elle est seule avec la lune
Et ses craintes enfantines ;
Son bon ange l'abandonne,
Il s'éloigne sur un âne.
Quelle douleur ! quelle peine ! »

Folle qui veux
Rester sans feu
Dans ta demeure,

Vois de tes yeux
S'il ne se peut
Que l'amour meure !

Il pleut, il pleut,
Mon âme pleure,
Bergère, adieu !

Voguent mes vœux
Au fil des heures
Vers d'autres cieux !

Comprends-tu, très chère,
Ce que te suggère
Le bruit
Quasi métallique
Des trembles pudiques,
La nuit ?

Sens-tu le fébrile
Silence de l'île
Lécher
De ses sombres flammes
Ton corps et ton âme
Fêtés ?

Sauras-tu te dire
Ce que tu désires
Avant
Que vienne l'aurore
Joyeuse qui dore
L'étang ?

Dis, n'es-tu pas lasse
D'un appel qu'enlace
L'écho,
D'une ombre qui bouge
Comme un poisson rouge
Dans l'eau ?

L'amour vagabonde
Par le vaste monde,
 Sans but.
Tentons notre chance,
Entrons dans la danse !
 Veux-tu ?

Ardente fut la quête, et grande
La patience du chevalier
Et de sa dame. Ils ont usé
Chacun cent paires de souliers,
Dans la forêt de Brocéliande,
Mais ils ne se sont pas trouvés.

Dans le vent errant sur la lande
Comme un loup perdu affamé,
L'âme de la sombre Viviane
Tour à tour gémit et ricane.

Qu'imaginai-tu donc, Pierrot, acteur rebelle ?
Parce que, fatiguée, elle avait pris ton bras,
Elle t'aimait ! son cœur était simple et fidèle !
Tu n'étais plus Hamlet, tu étais Fortimbras !

Tu ne rêverais plus de l'habit de lumière
En voyant le taureau faire briller ses yeux !
Elle avait la douceur de la rose trémière,
De la mer calme et des maisons aux volets bleus !

Te voilà contemplant quelques rares mouettes,
L'horizon nu, l'océan gris indifférent,
Le port à marée basse et les heures muettes,
Maintenant, — et envieux des nuages errants !

Le port n'est qu'un fossé ; s'y vautrent, sur la vase,
Des barques aux flancs ronds qui ne promettent rien.
Le soleil, père Ubu au poing énorme écrase
Tout chimérique espoir, Pierrot, tu le vois bien.

Il fait nuit noire et il neige,
Un rêve se désagrège,
Je suis seul à Briançon,
Mon sang charrie des glaçons.

La lune est peut-être morte.
Qui sait où mes pas me portent ?

C'est hier que les choucas
Me semblaient dire aux nuages :
« Être triste n'est pas sage,
C'est Noël, c'est Hanoukka ! »

L'ogre a dévoré les berges ;
Je ne te reverrai pas,
Aube que je n'ai pas su
Féconder, toi qui t'offrais.

La Seine passe toujours
Sous le Pont-Neuf mais n'a plus
De sourires ni de larmes
Pour les enfants de Paris.

L'été s'est arrogé les droits des pièges.
La grosse horloge vient de sonner.
Quelle heure ?
Un commencement ? une fin ?
Au cœur du bourg
Couve un harcèlement,
Tourbillonne une attente.
Sur la petite place vieillotte,
La fontaine a orné son soliloque
D'une nostalgie sans visage.
Là-bas, dans le maquis,
La nuit, probablement, pleure.

SOUVENIR DE GRENADE

Les lendemains de corrida,
Des femmes faisaient la queue
Pour acheter, à bas prix, de la chair
De taureau tourmenté
Et mis à mort sous le ciel bleu.

L'homme a vu, de loin,
Dans les yeux de la femme,
Un feu se révolter.
Un feu captif depuis toujours.
Un feu que depuis longtemps
Il rêvait de délivrer.
Il vient lui tendre la main.
Il a les mains abîmées, douloureuses,
D'avoir travaillé, travaillé.
Pour se faire, hélas ! des idoles.
Des idoles froides,
Fragiles, puériles.
Des bonshommes de neige.
Qui n'enfantent ni ne bercent.

— Est-ce la fin du printemps qui te serre
Ainsi le cœur, énigmatique ami ?
Se peut-il que déjà tu désespères ?
L'or de l'été ne t'est-il pas promis ?
Et l'automne est-il pour toi sans lumière ?

— Quand la nostalgie a pris dans ses serres
Ton cœur blessé que le destin a mis
Dans le camp des vaincus de tant de guerres,
Ne penses-tu pas qu'il est bien permis,
Trop crédule ami, de trouver amère
L'attente du moment d'avoir un nid ?
Je vois (pourquoi t'en ferais-je un mystère ?)
Venir le temps où tout sera fini.
Oui, tu peux discourir, tu peux te taire,
Tu peux chanter en la, en do, en mi,
Un jour tu seras de trop sur la terre,
Que tu sois, mon cher, cigale ou fourmi.

SIMPLEMENT

Adieu nu, sans mensonges pieux, lame
Plantée dans le ventre du soleil,
Je me souviens de toi, et j'écris
Avec le doigt, sur le sol, des mots
Qui lient mon sang à la source obscure.

Dans le bois je t'ai cueillie,
Anémone, par hasard,
Folle tout enorgueillie
De m'avoir plu sans fard.

Tu vas mourir dans un verre
Chez un poète exilé
Qui n'a qu'un rêve : il espère
Être un jour consolé.

Es-tu maintenant semblable
À mon rêve, mon seul bien ?
Ah ! montre-toi charitable,
Je t'en prie, ne dis rien.

À MI - CÔTE
Deuxième édition, augmentée

<i>Mer, tu nous clames à la face</i>	9
<i>Un jour s'achève ; la nef des rêves</i>	10
<i>Pierre d'angle</i>	11
<i>En allant au- devant du soir,</i>	12
<i>Ne dis pas encore non,</i>	13
<i>Chanson perdue et retrouvée</i>	14
<i>La mer a contemplé souvent</i>	15
<i>Tu es, comme moi, de ceux qui comprennent</i>	16
<i>L'aride étendue offerte,</i>	17
<i>Plus pâles que la neige</i>	18
<i>Naufragé debout sur une colline</i>	19
<i>Petite chanson d'ici et d'ailleurs</i>	20
<i>Blessure que la lune creuse,</i>	21
<i>Les carrelets ne sont</i>	22
<i>Sur la plage les vagues meurent</i>	23
<i>Chanson de la fin du jour</i>	24
<i>Le carrelet et la mer</i>	25
<i>Le carrelet, seul sur l'îlot</i>	26
<i>Crépuscule</i>	27
<i>Les étoiles s'étiolent.</i>	28
<i>À marée basse</i>	29
<i>Comme le regard de la nuit est lourd !</i>	30
<i>Très simplement, sans inutiles gloses,</i>	31
<i>Nous étions pleins d'allégresse,</i>	32
<i>Août s'achevait ; la solitude</i>	33
<i>La ville est nue,</i>	34
<i>La pleine lune étreignait</i>	36
<i>Réalisme du « mentir vrai »</i>	37
<i>Salaire du reniement de la souffrance</i>	38
<i>Peut-elle ne pas pleurer ?</i>	39
<i>Tout le rouge de ses rêves</i>	40

<i>Elle a laissé un baiser s'éteindre</i>	41
<i>Elle voit un soleil pareil</i>	42
<i>Dans les jardins de son cœur,</i>	43
<i>Elle a cherché tout l'été.</i>	44
<i>Serment qu'elle fait à la nuit</i>	45
<i>Elle a décharné la fête,</i>	46
<i>Elle voit dans son miroir</i>	47
<i>Le clair de lune l'a déçue ;</i>	48
<i>Le cœur noué, elle compare</i>	49
<i>Elle est peut-être vraiment</i>	50
<i>Avant de franchir le seuil de l'hiver</i>	51
<i>Patience du buisson</i>	52
<i>Les grenouilles sont bavardes</i>	53
<i>La lune est un tambour</i>	54
<i>Ce soir la lune fantasque</i>	55
<i>Pleure, mon petit enfant,</i>	56
<i>Ne crains rien, je connais les ruses</i>	58
<i>Endors-toi, ma fille chérie ;</i>	59
<i>Endors-toi, sois obéissant.</i>	60
<i>Les fées de l'époque moderne</i>	61
<i>La neige danse avec le vent.</i>	62
<i>Cette enfant ne sait pas entendre</i>	63
<i>Un troubadour des temps modernes</i>	67
<i>Au bord de la lune lisse,</i>	68
<i>Chanson orange</i>	69
<i>Chanson toute nue</i>	70
<i>Chanson incertaine</i>	71
<i>Le vent et moi, nous jouons</i>	72
<i>Chanson de commencement</i>	73
<i>Chanson de l'ombre sans rancune</i>	74
<i>Il donne à la poule</i>	75
<i>La robe se prend aux épines ;</i>	76
<i>Chanson du jour de l'an</i>	77

Chanson de la couleur du sang caillé	78
<i>Dans le morne ciel blanc tournoie</i>	79
Chanson de mars	80
Chanson lie de vin	81
Chanson blanche	82
Chanson parme	83
Chanson de Margot	84
Ronde	85
Chanson amarante	86
Chanson plus sérieuse qu'elle n'en a l'air	87
Chanson de miroir	88
Petite chanson de jardinier	89
Chanson de Soledad	90
Commentaire d'un conte	91
Apparition du spectre du corbeau qui chantait « <i>Nevermore</i> »	92
<i>Grisé de silence et de nostalgie,</i>	93
<i>Loin des tours de Notre-Dame,</i>	94
<i>Rien ne sert de s'en indigner,</i>	95
<i>Diotime vous tient sur la vie</i>	96
<i>Ainsi, d'un bouddha de faïence,</i>	97
<i>Regardez cet étrange oiseau</i>	98
<i>Sourde à l'amour qui l'appelle,</i>	99
<i>Avez-vous vu Jacob, le chat,</i>	100
<i>Il était une fois une puce indiscreète</i>	101
<i>Une truite batifolait,</i>	102
<i>Le poisson rouge en vain cisèle ses mimiques,</i>	103
— « <i>Ô tortue, hésitante et lente,</i>	104
La princesse grenouille	105
<i>Le coq, prophète sans pareil,</i>	106
<i>Hirondelle, aie pitié de moi !</i>	107
Émerance et Méir	108
« <i>Écoute-moi, je t'en prie,</i>	109
Dit avec les yeux	111
Un songe de notre temps	112

<i>Auprès de deux reines de France</i>	113
Dans le jardin du Luxembourg	114
<i>La nuit s'en va, le ciel blêmit ;</i>	115
Dans le jardin du Luxembourg	116
Dans le jardin des Tuileries	117
<i>Dans le jardin public</i>	118
Dans le jardin du Luxembourg	119
<i>Sur une mare de pétales</i>	120
<i>Le printemps était glacial ;</i>	121
<i>Dans le jardin sans abeilles,</i>	122
<i>Amants dont la cause est perdue,</i>	125
Un saule	126
1492	128
Tableau inachevé	129
Éclosion	130
Répliques	131
<i>N'était-ce que le reflet</i>	132
<i>Le joug de la nuit était devenu</i>	133
<i>La nuit maternelle a uni</i>	134
<i>Tout allait recommencer,</i>	136
<i>La fenêtre de ma chambre</i>	137
Preuve	138
<i>L'île, notre île, était cernée</i>	139
À mi-chemin	140
<i>Ô seul et dernier consolateur,</i>	141
<i>Ne te retourne pas ! le soleil s'éteindrait</i>	142
<i>Existe-t-il des eaux</i>	143
Les comédiens	144
<i>L'avenir était nébuleux</i>	145
La nostalgie est retorse	146
Corrida	147
<i>La nuit ne reviendra jamais.</i>	148
<i>Ouvrir mon cœur sans recourir à l'art ?</i>	149
Source	150

Promesse tenue	151
Parisienne	152
<i>À force de patience,</i>	153
Loin de la source	154
<i>Le lierre combat à mains nues</i>	156
Désordre	157
<i>Ce n'est qu'un filet de sang</i>	158
Visage d'une impatience	159
Sous les yeux du désert	160
<i>Folle qui veut</i>	161
<i>Comprends-tu, très chère,</i>	162
<i>Ardente fut la quête, et grande</i>	164
<i>Qu'imaginais-tu donc , Pierrot, acteur rebelle ?</i>	165
<i>Il fait nuit noire et il neige,</i>	166
<i>L'ogre a dévoré les berges ;</i>	167
<i>L'été s'est arrogé les droits des pièges.</i>	168
Souvenir de Grenade	169
<i>L'homme a vu, de loin,</i>	170
<i>— Est-ce la fin du printemps qui te serre</i>	171
Simplement	172
<i>Dans le bois je t'ai cueillie,</i>	173

Ouvrages de poésie du même auteur
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée
Six douzaines de triolets
La mouette et l'horizon
À mi-côte
Sinueux automne
Sillon inachevé
D'une ondoyante présence
Les orphelins repentants (3 tomes)
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)
301 poèmes brefs
De flamme et de neige (2 tomes)
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 4e trimestre 2013

Imprimé en France